

Else  
SMAKALOVA

**LA NUIT  
JAMAIS  
NE NOUS  
QUITTE**





**La nuit jamais ne  
nous quitte**

Publishroom  
*www.publishroom.com*

ISBN : 979-10-236-0753-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Else Smakalova

# **La nuit jamais ne nous quitte**

Roman



publishroom



*« Ah ! Vous serez bientôt des nôtres, ma chère,  
je le parierais ; votre corps si jeune et si frais,  
se pourra, comme tant d'autres. »*

Faust  
**Goethe**





## 1997, LE JOUR.

Je ne sais pas quand cela a commencé, si c'est la première fois que je l'ai vu, ou la deuxième, ou plus tard. Je n'en ai aucune idée. Mais c'était incroyable : je n'aurais jamais pu penser que quelqu'un lui ressemblât à ce point.

Incrédulité, la mienne quand je me trouvais en face de lui.

Timidité, impression d'avoir la mentalité d'une gamine de 12 ans quand j'étais en sa présence. J'aimais ça. Pas de honte, aucune peur face à mes émotions, au contraire, je les assumais et je le disais.

J'étais séduite, grisée en permanence. Sensation d'être ivre de champagne et j'adorais cet état. Bulles qui pétillent et c'était magique. Mon trouble se voyait, il était tellement transparent, je savais qu'il s'en était très bien aperçu, qu'il était forcément au courant. Mais cela ne me gênait pas, même devant l'incroyable mélange de retenue et d'audace qu'il offrait. Je ne savais pas trop que penser de lui, délicat, profond, spontané ; j'avais du mal à faire le tri dans mes impressions. Léger, fort. Il était impossible de croire que ce que je ressentais ne pût durer dans le temps et c'était si intense que comment cela le pourrait-il ?!

Aucune impression ne ressemble à une autre.

Les sensations se renouvellent toujours.

Chaque relation est un jour nouveau.

C'est ce que j'ai toujours cru, jusqu'à ce que je le rencontre.  
En sa présence je suis perdue, heureuse, rassurée, comblée.  
Et je me souviens d'avoir déjà vécu tout cela.

## **1976, DEUX JOURS AVANT LE DÉPART.**

C'est arrivé il y a longtemps. Ce jour-là, nous nous promenons dans le jardin de sa mère. Ici, c'est aussi chez lui, la plupart du temps. La chaleur est forte, une chaleur jaune du midi, intense, lumineuse, avec des odeurs qui montent de la terre. Dans le garage, Alain me montre une balance, qui a dû être celle d'un épicier. Il m'explique comment elle fonctionne, comme s'il s'agissait d'un objet mystérieux. Mais Alain fait toujours cela et j'écoute sagement le maître faire son cours à l'élève sans l'interrompre. Je dis juste, en la touchant :

– Noire ? Couleur un peu passée, ça c'est du bois, le marbre est joli... elle est grippée il me semble, quand tu l'utilises, elle n'a pas l'air juste.

– J'ai rencontré une fille, elle est enceinte, nous allons nous marier. Elle supporte mal ce que je fais, je m'en vais trop loin, trop souvent, je vais tout arrêter.

Je me demande comment il va faire pour renoncer à son travail, pour renoncer à la mer, à cette vocation qui l'emmène aux quatre coins du monde pour plonger. Je ne me souviens pas lui avoir connu d'autres passions.

L'espace d'un instant, je le vois affublé d'un boulot dans un club de plongée quelconque, à assister des amateurs bardés de scaphandres et de bouteilles, qui sautent dans une piscine avant de s'essayer à la Grande bleue.

Cette idée me terrifie.

C'est tout ce qu'il me dit.

Nous passons à autre chose.

Je n'ai jamais su si l'enfant qui allait venir était désiré ou pas.

## LE CADEAU, À TROIS JOURS DU DÉPART.

Alain arrive avec une moitié d'amphore, haut et anses. Triomphant, il me tend l'objet, le genre de prise que beaucoup convoitent.

– Tiens, c'est pour toi.

Elle est superbe, nous la tournons dans tous les sens, l'examinons, la détaillons.

– Tu l'as pêchée où ?

– Large de Sète, il y a un « couloir », il y en a d'autres, c'est une amphore à vin, c'est la forme...

Il n'est pas sûr, nous chercherons...

– Il va falloir que tu la fasses « fixer », sinon elle va tomber en poussière... va voir Savin au musée.

– Qu'est-ce que tu fais à Sète en ce moment ?

Alain ne répond pas, il ne répond jamais, il est déjà ailleurs...

– Tu sais que c'est interdit ?

Bien sûr, je me moque de lui. En tant que plongeur professionnel, il le sait parfaitement.

Il me regarde d'un air hautain :

– C'est pour ça que c'est bien comme cadeau !

– Tu pilles les fonds marins maintenant ?

- Uniquement pour toi...
- Rien ne l'énerve plus et je sens son agacement.
- Alors c'est quand nous deux ?
- Mais on est tout le temps ensemble !
- Arrête de me faire marcher, marre d'être ton frère, tu sais bien... et on pourrait « vraiment » vivre ensemble... se marier.
- Rien que ça... tu es complètement fou ! Quoi que, si tu as du fric !

Et nous rions ensemble, de notre bonheur, notre légèreté, notre sottise. Le jour s'éteint, dans l'insouciance qui est la nôtre, à nous amuser et à penser à l'emploi du temps de la fin de semaine qui s'approche. Qu'allons-nous faire d'inédit ? La mer pour la journée ? Une soirée tropézienne qui n'en finira pas ? Nous nous décidons d'abord pour les courses au marché où nous ferons tous les étals pour trouver de petits artichauts violets, qui commencent à être de saison. Rien que des occupations très classiques, mais qui combent notre immédiat.

Le temps dure, à l'infini, une journée du Midi.

Puis c'est le soir et nous dînons dehors. Alain prend l'air que je connais, je l'ai vu des dizaines de fois. Je sais très bien ce qu'il va me dire.

- Alors là, je pars, tu me le gardes ?
- Qui ? « Le Chien » ?
- Eh bien, oui, « Le Chien », évidemment ! Qui d'autre ?!

Son chien n'a pas de nom, ou plutôt il s'appelle « Le Chien », ce qui m'horripile toujours autant après quelques années. Ce petit animal, Alain y est incroyablement attaché. Il l'a ramené d'Haïti, il y a un peu plus de trois ans, à coup de démarches, de pots-de-vin et de mesures administratives coûteuses. Le chien, alors qu'il était un chiot, avait été trouvé lapidé et pratiquement mort sur une plage. Ce genre d'exaction envers les animaux, courante dans certains pays, révoltait Alain qui adorait les

chiens. Il l'avait recueilli et fait soigner. On l'avait sauvé in extremis et il s'était ensuite attaché à lui, au point de le ramener en France. Ce petit ourson, à l'allure peu commune dans un pays où la plupart des canidés étaient de type « primitif », avait gardé de son passé terrible une patte instable et boîteuse, mais affichait un équilibre et une joie de vivre étonnants.

– Enfin, tu ne peux pas lui donner un nom correct, à ton chien ?

– Quel nom veux-tu que je lui donne, maintenant qu'il est habitué à celui-ci. Il serait perdu si je commençais à l'appeler autrement...

– Bien sûr que je le garde ; au moins, avec moi, il mangera à heures régulières !

– Il vit comme moi, lui et moi nous mangeons quand nous avons faim. Et ce n'est pas « mon » chien, il s'appartient à lui-même ! Comme moi, il n'appartient à personne. Il n'est pas comme toi ; mais toi, oui tu m'appartiens...

– Eh oui bien sûr ! Je te rappelle que pour ce qui est de manger, c'est moi qui m'en occupe la plupart du temps. Tu manges donc normalement quand tu es là et le chien aussi.

« Et quand tu travailles, vous avez un cuisinier sur la base ou le bateau. Alors tu repasseras, pour nous jouer le coup de la vie de bohème... »

– Tu changes de conversation mais un jour tu comprendras, un jour tu accepteras, tu es trop jeune, trop gamine, belle c. !

C'est souvent ce que me dit Alain. Mais de nous deux, celui qui fait l'enfant parfois, ce n'est pas forcément moi...

– Bon écoute, là, tu m'énerves. Et garder le chien, ça a un prix : je veux une super sortie, tout de suite.

Je n'ai jamais vu Alain refuser son temps à ses amis et surtout pas à moi. En dehors de son travail, il est libre comme l'air.

Il ne prévoit rien. Il est toujours disponible et pourtant sans cesse demandé. Il est toujours partant, pour tout, au pied levé. À ma demande, je le vois hausser les sourcils et faire la moue.

– Eh bien quoi, avec tes gros salaires de plongeur pro travaillant souvent pour un commandant connu, tu devrais pouvoir te le permettre, mon petit vieux !

– Ne m'appelle pas comme ça, je suis l'homme de ta vie ! Comme à chaque fois. *Boléro* de Ravel. Mais j'ai l'habitude...

– J'ai envie que Gabrielle vienne avec nous.

Sa mère, Gabrielle, est une amie de la mienne. Alain a des parents âgés. On peut dire de façon imagée qu'il est un enfant de vieux. Gabrielle a épousé à 40 ans, un homme de plus de vingt-six ans son aîné. Il paraît qu'Alain est arrivé dans les deux ans qui ont suivi cette union. Le père, d'origine bretonne, a longtemps eu un grand restaurant étoilé à Paris, qu'il a vendu alors que sa réputation était au sommet. Les parents d'Alain ont ensuite acheté une crêperie dans le Midi. Gabrielle tient beaucoup à cette crêperie, dont elle s'occupe seule maintenant que le père d'Alain est malade. Elle aurait tout aussi bien pu vivre de ses rentes, mais elle veut garder un lien avec le monde. Et l'idée de la retraite l'horripile. Nous allons souvent la voir et elle nous gave de fars bretons et de crêpes que nous mangeons face à la mer. De cette époque, je garde le goût salé de ma bouche après la mer, se mélangeant à celui du sucre, comme quand on boit une Margarita, sel sur le bord du verre et alcool, que les Mexicains savent si bien faire.

Plus tard, quand elle tombe malade à son tour, que ce n'est pas sa maladie qui seulement l'emporte et qu'elle commence à mourir tout doucement après Alain, je l'entendrai me dire :

– Toi, c'est Margaaaritaaa, moi c'est « les autres sucreries ». Toi et mon fils, c'est Tarzan et Jane ?! Ôte-moi d'un doute...

J'ai ma grande sortie, comme toujours.



Alain ne réitère pas ses propositions de « vraie » vie à deux, ne me demande pas en mariage, il semble si loin de tout cela. Pourtant, je crois qu'il est à moitié sérieux quand il lance ce genre de boutade et qu'il tâte le terrain de manière déguisée ; il aime conquérir et posséder, il veut savoir de quelle manière je tiens à lui et s'il peut m'attacher. Mais il sait que c'est peine perdue et il ne s'aventure jamais au-delà de la plaisanterie.

Le lendemain, nous allons à la plage. Il est encore en vacances pour deux jours. Le temps est bizarre. Il fait chaud, mais il y a à l'intérieur de l'air, je ne sais comment le décrire, de la brume, en creux, comme un souffle traversant la lumière pour donner quelque chose de plus lourd, de plus grave, de moins flottant que la simple chaleur de l'été. Il règne comme une ombre. Nous nous baignons, il y a beaucoup de vagues, elles sont très grosses, en rouleaux. Des adolescents plongent, avec masques et tubas. Alain repère un enfant en difficulté, personne ne s'en est aperçu, ni les copains, ni les parents qui hurlent et courent vers l'eau, l'air hébété, quand il le leur ramène, crachant, s'étouffant. L'enfant doit avoir environ 12 ans, il est à moitié groggy par la masse d'eau qui a failli l'as-sommer, le noyer et par tout le liquide avalé.

Je remarque le physique d'Alain, que je connais par cœur, un peu trop halé à force d'être dehors, athlétique et mince comme un nageur. Il est penché sur l'enfant, mains appuyées sur les genoux, nuque courbée. Je me rends compte que je le vois, mais que je ne le regarde plus depuis des années. À ce moment précis, je ne me souviens pas de ma vie sans Alain. Aussi loin que je cherche, il est là. À tous les moments de ma vie il est là, à tous mes anniversaires, pour m'héberger, me consoler, rire avec moi. Lui, sans doute, s'est construit sans moi...

C'est le jour des drames. Quand nous repartons, serviette sur les épaules, froissant mollement le bord de l'eau en traînant

les pieds, un autre garçon se fait piquer par une vive. Il hurle et hurle. Il faut l'avoir vécu pour savoir que cela fait très mal. Hormis ces incidents, où deux enfants n'ont trouvé que peine un bel après-midi d'été et où quelque chose d'autre, de plus menaçant, plane dans la lumière m'a-t-il semblé avec le recul, je me souviens d'une atmosphère très pure, d'un bonheur complet. Je ne vois pas au travers de ces événements dissonants un avertissement du destin, car je ne crois pas que cela existe...

Peut-être que si je l'avais cru, je me serais accrochée à lui en disant : ne pars pas... Et sans doute que si je le lui avais demandé, il ne serait pas parti...

Ce garçon qui a structuré à vie ma perception de l'autre, le sexe opposé, celui qui a été pour moi l'archétype du frère, du père, de l'ami, me semble avec le recul tellement irréal que je me demande parfois s'il a vraiment existé. Moi qui n'avais jamais envisagé la vie sans lui, je devais intégrer deux jours plus tard que j'en serais privée pour toujours.

Jusqu'au jour où j'ai vu Chris pour la première fois.



## Table des matières

1997, Le jour. . . . .	9
1976, deux jours avant le départ. . . . .	11
Le cadeau, à trois jours du départ. . . . .	13
1997, Chris. . . . .	19
1976, le départ.. . . .	23
1997, Chris. . . . .	29
Caroline. . . . .	31
1975, les nuits. . . . .	35
1976, Gabrielle. . . . .	41
L'attestation. . . . .	45
1978, le mariage posthume. . . . .	49
1997, Chris. . . . .	53
1967. . . . .	55
1977, la famille. . . . .	61
Chris . . . . .	65

Novembre 1975, Le Mexique. . . . .	67
1974, la faculté de physique.. . . .	73
Chris.. . . . .	77
La maison . . . . .	79
1978, Caroline et Vincent. . . . .	83
1979, l'agonie de Gabrielle. . . . .	87
1998, l'homme qui court. . . . .	91
1998, la petite moto verte. . . . .	93
1973, le stage prestigieux. . . . .	97
1998, le parfum du cabinet. . . . .	101
Le cauchemar. . . . .	105
« J'écris mes livres pour savoir ce qu'il y a dedans. » – Julien Green . . . . .	107
Épilogue.. . . . .	113

# LA NUIT JAMAIS NE NOUS QUITTE

Else et Alain sont des amis d'enfance qui s'aiment d'une amitié amoureuse. Pris dans une relation quasi gémellaire, ils n'osaient s'imaginer vivre l'un sans l'autre, jusqu'au jour où Alain est arraché à Else lors d'un accident, laissant une autre femme enceinte et une mère inconsolable.

Vingt ans plus tard, Else tombe sur son sosie, Chris et ne peut s'empêcher d'être troublée.

Des vies qui se croisent, qui s'enchevêtrent et s'accrochent au passage, qui se ratent. Quand le miracle de la relation fusionnelle se reproduit, le scénario n'est-il pas déjà joué d'avance?



*C'est au cours d'un déménagement qu'Else Smakalova (re)découvre de petits cahiers remplis depuis longtemps d'histoires romanesques. La nuit jamais ne nous quitte est l'une d'elles ; elle a été commencée il y a vingt ans, remaniée entièrement et terminée récemment. Else est originaire du Midi de la France et vit à présent dans le Bugey.*



9 791023 607536

979-10-236-0753-6

12,90 €